

Eléments de réflexion autour du livre de Luc Ferry, "Le nouvel ordre écologique"

par Michel Chauvet
Agronome et ethnobiologiste
Bureau des Ressources Génétiques

d'identité d'hommes qui ne peuvent décidément pas être réduits à des terminaux des grands marchés de consommation. Elle n'est pas de savoir comment se remettre en cause le moins possible.

Je pense avoir montré que, dans sa démarche et dans sa rhétorique, le livre de Ferry est un exemple de ce qu'il ne faudrait pas faire. Dans un monde où le débat intellectuel est moins vif et central qu'il ne le fût (pour le meilleur et pour le pire) le risque est que, une fois la représentation achevée, on n'en retienne qu'un bruit, celui d'un couvercle qui se referme sur des questions.

Jean-Charles Hourcade

(1) Peu courant dans la philosophie comme discipline universitaire en France, il est très présent en Allemagne mais aussi, sous une autre forme, dans le monde anglophone.

(2) Avec sa *Natura Naturans* dont je ne suis pas sûr qu'elle recouvre exactement la même chose que ce que signifient les "écologistes fondamentaux".

(3) Ah ! le respect des textes quand, sur la fin, Ferry reconnaît que Serre fait un usage métaphorique du "concept de contrat naturel" et que Jonas est "plus profond que cela".

Des journalistes empressés ont pu écrire que ce livre offrait une "analyse approfondie" par un philosophe "qui passionnera tous les écologistes". Pour ce qui nous concerne, sa lecture procure un sentiment de profond malaise. Ferry nous convie à rire avec lui des extravagances moyenâgeuses, et à repousser avec vigueur des idées nazies que notre myopie nous avait empêchés d'identifier. Mais après un premier mouvement d'acquiescement, le doute nous vient. Le procès n'est-il pas bâclé, et les vrais problèmes sont-ils bien abordés ? Les réflexions qui suivent ont leur point de départ dans une lecture critique du livre de Ferry. Mais j'ai préféré m'en écarter pour discuter librement des enjeux qui y sont soulevés ou effleurés, car c'est bien cela qui importe. Si ce livre a un mérite, c'est de nous pousser à réfléchir et à exprimer en quoi consistent nos désaccords.

Les thèses de Ferry

Le droit des animaux

Ce thème occupe une place centrale dans l'argumentation de Ferry, qui semble voir dans la sensibilité écologique une extension à la nature entière de l'amour des animaux. L'assimilation des animaux à des personnes humaines est effectivement fréquente dans le grand public. Cette attitude concerne essentiellement les animaux de compagnie, particulièrement nombreux en France. Cette zoophilie a-t-elle un rapport avec l'écologie ? Si l'on quitte le terrain de la philosophie pour celui de la sociologie, force est de constater que la SPA, par exemple, n'adhère pas à France-Nature-Environnement, et que Brigitte Bardot, loin de représenter la mouvance écologiste, est souvent jugée comme une alliée

encombrante. Ferry reconnaît lui-même qu' "il n'existe [en France] aucun phénomène comparable sur le plan philosophique et politique au "mouvement de libération animale" qui [...] représente des millions de personnes dans le monde anglo-saxon". Pourquoi alors tant insister ?

Certes, l'importance des efforts consacrés à des actions comme le démazoutage des oiseaux ou la pose de rustine de résine sur les carapaces de tortues endommagées laisse penser que de nombreux protecteurs de la nature raisonnent en termes de sauvetage des individus, ce qui au demeurant est hautement honorable. Mais d'autres posent bien le problème en termes de protection des populations et des espèces, et donc de protection des milieux sur le long terme. Que les

Eléments de réflexion autour du livre de Luc Ferry, "Le nouvel ordre écologique"

motivations spontanées du public aillent vers les individus des espèces qui nous sont les plus proches (avec le biais que l'on a qualifié de "chauvinisme vertébré"), c'est un fait qui n'est pas en soi mauvais, mais demande un effort de formation et de dialogue où les scientifiques ont un rôle à jouer.

La question des droits de la nature, par ailleurs, est bien plus ouverte que le prétend Ferry. Si certains se posent le problème, c'est parce que les mécanismes actuels ne prennent pas convenablement en compte les besoins de protection. Cela est particulièrement vrai dans le droit américain, qui comme le reconnaît Ferry "repose en son principe sur l'idée que le système juridique tout entier est là pour protéger des intérêts, quels qu'ils soient, et non des valeurs abstraites". Dans ce système de pensée, l'attribution de droits spécifiques aux Noirs, aux femmes, aux fœtus... et aux arbres apparaît comme une conséquence logique. Il n'en est pas de même en droit français.

Il reste que chez nous, beaucoup de populations naturelles sont *res nullius*, que quiconque peut s'approprier, mais que personne ne peut défendre. Par ailleurs, les milieux naturels, qui étaient intégrés aux terroirs traditionnels jusqu'au début de ce siècle, avaient une fonction sociale, qu'ils ont perdue avec l'évolution de l'agriculture. Le problème est de leur retrouver une fonction dans notre société postindustrielle et citadine, sinon, ils seront les éternels sacrifiés des décisions sur l'aménagement du territoire. Peut-être faut-il plus parler de nos devoirs que de droits de la nature, ou de responsabilité... Mais il faudra bien résoudre ce problème, qui est pragmatique plus que

philosophique.

De plus, la nécessité de laisser "de la place" à la nature est bien réelle, et l'idée de passer un contrat avec les charançons pour qu'ils puissent vivre sur une friche plutôt que dans les champs ne m'apparaît pas si idiote que cela.

Les réglementations nazies

J'ai découvert ces réglementations avec le livre de Ferry, et j'avoue qu'elles ne m'ont pas rempli d'effroi. Il est bien sûr facile d'opposer chez les Nazis le souci des animaux à leur haine des hommes qui avaient le malheur d'être différents. Mais Ferry dit à juste titre que la construction d'autoroutes ne peut être qualifiée de produit de l'idéologie nazie du simple fait que ceux-ci en ont fait une priorité. Pourquoi ne pas voir dans ces réglementations une filiation du romantisme allemand, qui n'a quand-même pas produit que le nazisme ? Et pourquoi ne pas dire que ces textes étaient prêts bien avant l'arrivée des Nazis au pouvoir ?

Au hasard des pages, on se heurte à des concepts qui ne sont ni introduits ni discutés, mais servent ensuite à asséner des conclusions catégoriques.

L'éloge de la différence

L'éloge de la diversité serait antidémocratique d'après Ferry. C'est un peu court. Pour les biologistes, la diversité biologique est au contraire la condition *sine qua non* du maintien des capacités évolutives des espèces et des écosystèmes. Quant à la diversité culturelle, les historiens ont remarqué depuis longtemps que les civilisations les plus brillantes prenaient naissance non pas au cœur des continents, mais près des mers, là où les influences les plus diverses s'entrecroisent.

Il ne s'agit pas pour autant de plaider pour une diversité absolue. Dans la nature, celle-ci est structurée, et nombreux sont les mécanismes dont la fonction est de reproduire le semblable en éliminant le différent.

Ce qui va sans dire, mais irait tellement mieux en le disant

Il y a cependant un problème, mais Ferry ne le traite pas ! Certains protecteurs de la diversité disent vouloir maintenir la pureté des espèces ou des races, variétés, écotypes, et veulent en conséquence lutter contre la "pollution génétique". Je critique moi-même ces arguments, mais ils me semblent relever bien plus de l'ignorance des lois de l'évolution biologique que d'une idéologie bien définie.

Quand les hommes ont inventé l'agriculture, ils ont simplifié drastiquement des écosystèmes pour les transformer en champs, ce qui était une condition pour avoir de bonnes récoltes. Pour chaque société et chaque période historique, il semble ainsi y avoir un optimum de diversité, qui concilie l'uniformité garante de l'efficacité à court terme avec la diversité garante de l'évolution à long terme.

La nature sauvage ou “wilderness”

L'idéologie dominante de la protection de la nature dans le monde anglo-saxon semble être de considérer que la “préservation” de la nature passe par l'élimination de toute influence humaine. Cela était possible aux Etats-Unis, avec une densité de peuplement humain très faible, et a donné les parcs nationaux. Ce modèle a été reproduit en Afrique de l'Est, où les populations africaines ont été priées d'aller vivre ailleurs.

Par contraste, cela est impossible en Europe. Pratiquement tous nos écosystèmes sont secondaires, et ce que l'on veut protéger ne peut l'être que si l'on maintient ou recrée certaines formes de pressions humaines. N'importe quel gestionnaire d'espaces l'apprend vite, et doit remiser ses idées sur la “nature sauvage” s'il en avait.

Romantisme et rationalisme

Pour Ferry, romantisme égale antihumanisme, avec une variante réactionnaire (retour à l'Age d'Or) et une variante révolutionnaire (construire le Paradis sur terre). Par contre, esprit des Lumières égale humanisme égale réformisme libéral. Le romantisme est un mouvement d'idées complexe et très diversifié. Rousseau et Goethe sont-ils des romantiques ou des esprits des Lumières ? L'essor des sciences a soulevé l'enthousiasme de bien de nos prédécesseurs, et Chateaubriand s'appuie sur les découvertes des naturalistes et voyageurs de son temps pour broder ses descriptions flamboyantes.

Romantisme et science ont pu aller de pair. Pourquoi les opposer de

Ce que Ferry aurait pu dire

façon manichéenne ? Entre la raison et les sentiments, faut-il vraiment choisir ?

La modernité

La modernité consisterait en l'arrachement de la nature, qui serait le propre de l'homme, et s'opposerait à l'attachement à la nature. Soit. Il y a deux siècles, ce combat philosophique et politique était probablement nécessaire. Est-ce le cas en cette fin de XXe siècle ? Ne sommes-nous pas arrivés au bout du paradigme de la Déclaration des droits de l'homme, avec la glorification de la science, de la liberté... La question est posée par nombre de philosophes, qu'il est un peu facile et abusif de traiter d'antimodernes.

Seuls les Occidentaux ont une histoire

Pour Ferry, les peuples sauvages resteraient emprisonnés dans leur tradition, alors que les Occidentaux accèderaient à la liberté grâce à l'histoire. Le moins que l'on puisse dire est que ces idées datent d'un siècle. Elles ont conduit nos ancêtres à coloniser le monde, avec le bon sentiment qu'ils apportaient la lumière de la raison aux sauvages. Sans succomber au “sanglot de l'homme blanc”, on peut dire que le résultat n'est guère convaincant, et que le bilan doit être fait. Il y faut deux conditions : un peu moins d'arrogance, et un peu plus d'écoute des autres. L'universalisme se ramène-t-il à la culture occidentale ? Le débat est vif chez les anthropologues et les sciences de l'homme en général. Mais Ferry les a-t-il lus ?

Incidentement d'ailleurs, nous apprenons que pour Ferry, l'évolution est le propre de l'homme, la nature n'évoluant pas. Les abeilles et les fourmis auraient “une culture unique à l'espèce”. Ferry semble ignorer que les traits de comportement sont soumis à l'évolution. Il ignore que les espèces évoluent (y compris les abeilles et les fourmis, comme en témoignent les “abeilles tueuses”), et que des populations d'oiseaux de la même espèce peuvent avoir des chants qui représentent des “dialectes différents”, ce qui aboutit à un isolement sexuel, et à terme à une spéciation.

Quand on observe les tendances qui se dessinent outre-atlantique, on voit bien d'autres choses préoccupantes que l'écologie profonde. Ferry serait-il myope ?

Le relativisme culturel

Ferry cite volontiers le film “Danse avec les loups”, dans lequel il voit un plaidoyer très dangereux en faveur de la “sauvagerie” contre la civilisation. Outre que ce film est très beau, j'y ai vu quant à moi la prise de conscience par un officier de l'armée des Etats-Unis que les Indiens n'étaient pas si sauvages que ça, qu'ils avaient une culture digne d'intérêt et des sentiments comme les autres, et qu'ils méritaient un autre sort que celui d'être massacrés et refoulés par les Blancs.

L'expansion européenne a laminé de nombreux peuples, dont les cultures ont été niées ou méprisées jusqu'à nos jours. Voltaire a exprimé de façon caricaturale cette vision

Eléments de réflexion autour du livre de Luc Ferry, “Le nouvel ordre écologique”

arrogante d'Européens inventeurs de la science et de la saine philosophie. N'avons-nous rien d'autre à proposer aux Amérindiens que la déculturation avec son cortège d'alcoolisme et de clochardisation ?

En réaction à cette arrogance, des ONG se structurent pour représenter les “premières nations” et se fédèrent au niveau du continent américain au moins. Dans le mode de pensée anglo-saxon, ce type d'expression est favorisé, mais les autorités sont prises à leur propre piège. Les Amérindiens revendiquent l'application des accords passés au siècle dernier, et trouvent un écho dans les cercles des Nations unies.

Le problème est que l'on passe facilement d'un extrême à l'autre. Des groupes se constituent des systèmes de pensée très cohérents, et revendiquent la reconnaissance à parité entre les “sciences traditionnelles” (ou “indigènes”) et la science “occidentale”. Ils revendiquent le droit d'avoir des valeurs distinctes (droits de l'homme, droit de propriété...). Or autant l'on peut reconnaître la valeur des savoirs traditionnels et leur caractère élaboré (ce qui est l'apport des ethnologues), autant il me semble dangereux de tomber dans le relativisme culturel. Au-delà des différences culturelles, il y a des universaux, et heureusement car c'est eux qui nous permettent de dialoguer. Quant à la science, l'histoire a fait qu'elle est née en Europe, à la suite d'un lent processus, où les Babyloniens, les Grecs et les Arabes ont joué leur rôle. Avant l'influence européenne, des pays comme la Chine et l'Inde, qui avaient développé des savoirs prodigieux et des techniques performantes, ignoraient la méthode scientifique. Ces savoirs sont à

proprement parler pré-scientifiques, ce qui n'ôte rien à leur valeur.

Il y a là un défi fondamental pour les scientifiques. Par manque de formation en épistémologie et en histoire des sciences, trop de nos collègues prêtent le flanc à l'accusation de pratiquer une science qui serait “occidentale”. Cette situation va bien au-delà du constat banal de la distribution géographique “inéquitable” des capacités scientifiques et techniques.

Le Nouvel Age (New Age)

Dans les librairies américaines, un rayon bien plus important est consacré au “Nouvel Age” qu'à l'écologie. Il s'agit d'une nébuleuse de mouvements dont le point commun semble être le sentiment que l'homme moderne a perdu ses liens avec la nature et qu'il faut tout faire pour en recréer et retrouver l'harmonie. Cela peut passer par le recours à des spiritualismes orientaux (cf. le Parti de la Loi naturelle !), à l'astrologie, à l'écoute du chant des baleines ou des dauphins.

La résonance dans le grand public est très grande, mais dans un contexte individualiste, cela se focalise essentiellement sur l'alimentation et la santé. Deux best-sellers (parmi d'autres) en sont témoins.

Le premier, *Diet for a small planet*, part de l'idée qu'un mode de consommation carné ne peut être généralisé à l'ensemble des populations de la planète. Le seul régime durable et équitable serait donc le végétarisme. Après ces considérations, le livre se poursuit en livre de cuisine...

Le second, *The book of whole grains*, expose que l'alimentation

moderne, étant industrielle et polluée, ne nous convient pas. Il faudrait recourir aux graines entières (céréales, légumineuses) ou à leurs germes. Ceux-ci contiennent en effet des minéraux, oligo-éléments et vitamines indispensables. Je vois là une résurgence du vitalisme, sous des oripeaux scientifiques. Qu'est-ce qui peut le mieux symboliser le principe vital qu'une graine ou un germe ?

Conclusion

Sur la forme

Une impression générale : Ferry expose un nombre très réduit de thèses, qui ne couvrent son sujet que de façon très partielle. Il les ficèle sommairement entre elles et en tire une conclusion qui à mon avis a peu de liens avec ses thèses. Cette conclusion est que les partis verts n'ont aucune légitimité à se revendiquer de l'écologie. Cela semble être l'objectif essentiel du livre, qui a d'ailleurs été très utilisé dans le débat pré-électoral. Ce livre paraît avoir été vite écrit, par compilation de données que Ferry avait rassemblées depuis plusieurs années. Rien de bien nouveau.

Enfin, dans un combat qui devrait rester un combat d'idées (ne s'agit-il pas de philosophie ?), Ferry procède soit par dérision, soit par diabolisation. Ses adversaires ne peuvent être que des obscurantistes moyenâgeux ou des attardés du stalinisme ou du nazisme (au choix ou les deux à la fois). Les amalgames lui permettent de juger avec grande facilité : les Verts et Greenpeace, Jonas et le stalinisme...

Le succès du livre de Ferry ne tient-il pas au fait que c'est un livre de dénonciation, genre très prisé dans notre pays, et qu'il prétend défendre la haute culture française contre les modèles anglo-saxons, ou les philosophes allemands (Jonas !)?

Sur le fond

Ferry nous somme à chaque instant de choisir notre camp. L'homme est-il dans la nature ou au-dessus d'elle? Le rationalisme exclut-il les sentiments? On n'attendait pas une vision aussi manichéenne de la part d'un philosophe.

Sur le plan politique, Ferry semble dire: il y a des extrémistes parmi les écologistes, donc l'écologie est répréhensible. Que ne tient-il le même raisonnement pour les autres mouvements politiques? Dans chaque camp, on constate la cohabitation de modérés et d'extrémistes, de réformistes et de révolutionnaires. C'est là affaire d'alliances, que l'on peut accepter ou refuser en toute liberté. Pourquoi précisément instruire un procès aux écologistes? Tout porte à croire que Ferry continue à régler des comptes personnels avec mai 1968.

En contraste, si l'on cherche une analyse des contradictions du mouvement écologiste, on la

trouvera plutôt dans le livre de Pierre Alphanod, Pierre Bitoun et Yves Dupont (*L'équivoque écologique*. Paris, La Découverte). Il s'agit d'une contribution de sociologues plus que de philosophes, mais qui étudient honnêtement le mouvement écologique français tel qu'il est, et non tel que les fantasmes de Ferry le voient. En tout cas, vus d'Amérique, les écolos français apparaissent diablement rationnels en comparaison de ce que l'on voit outre-Atlantique, et je pense que nous sommes globalement immunisés contre les principaux excès. Cela n'empêche pas que le mouvement écologiste doit être soumis à la critique comme les autres. Mais ne doit-on pas porter plus d'attention à l'importance et l'urgence des problèmes qu'ils soulèvent, plutôt qu'à la façon véhémement et brouillonne dont ils les expriment?

Quand on en arrive aux propositions, le livre de Ferry tourne court. Il en appelle bien à un humanisme laïc, à la démocratie et au réformisme, mais sans grande force de conviction. N'avons-nous donc d'autres perspectives que celle d'un libéralisme mou et de la contemplation béate de la conjonction du système démocratique et de la société de consommation? Le politique a-t-il pour unique vocation de garantir aux citoyens consom-

mateurs l'accès au libre choix de l'hypermarché? Doit-on s'interdire le droit de chercher du sens et en particulier du sens collectif, et de réinterpréter l'esprit du siècle des Lumières et la modernité pour répondre à des enjeux que ne pouvaient soupçonner nos prédécesseurs? Nous savons maintenant que notre planète est finie, et que nous avons les moyens de la détruire. Le propre de l'homme est d'être libre, et si nous arrivons comme le dit Ferry à l'âge de la maturité, peut-être est-ce le moment de devenir responsables.

En conclusion, le livre de Ferry, s'il effleure de bonnes questions, le fait de façon partielle et partielle. Il nous reste à attendre que d'autres philosophes apportent des contributions d'une autre qualité, sans se préoccuper de "faire plaisir" au bon peuple que les Cassandre écologiques commençaient à inquiéter. Comme dit Ferry lui-même, "*le temps est venu de prendre la mesure de [la] complexité, de renoncer aux adversaires fictifs qu'il est trop facile, mais aussi inutile de réfuter.*"

Michel Chauvet